



Sous la direction de
Michelle Auzanneau
et Marilena Karyolemou

Ville, espace, langage

Études et questionnements en sociolinguistique



Éditions
Le Manuscrit Savoirs
DEVENIRS URBAINS

VILLE, ESPACE, LANGAGE

SOUS LA DIRECTION DE
MICHELLE AUZANNEAU ET MARILENA KARYOLEMOU

Ville, espace, langage

Études et questionnements
en sociolinguistique

Collection Devenirs urbains

Éditions Le Manuscrit
Paris

ISBN 978-2-304-05613-6
© Éditions Le Manuscrit, septembre 2024

Dans la même collection

- La Ville conflictuelle. Oppositions - Tensions - Négociations*, Didier DESPONDS et Elizabeth AUCLAIR, 2016
- De la participation à la co-construction des patrimoines urbains*, Elizabeth AUCLAIR, Anne HERTZOG et Marie-Laure POULOT, 2018
- Quand l'incertitude s'invite dans les projets d'aménagement*, Geneviève ZEMBRI-MARY, 2020
- Les Mutations du périurbain*, Didier DESPONDS et Claire FONTICELLI, 2021
- Les quartiers culturels et créatifs*, Basile MICHEL, 2022
- Pratiques d'émancipation urbaine*, Claire CARRIOU, Pauline GUINARD et Martin OLIVERA, 2023
- L'empreinte des lieux culturels sur les territoires*, Elizabeth Auclair et Anne Hertzog, 2023

Comité scientifique

DESPONDS Didier, directeur de la collection, Professeur des universités en géographie, laboratoire PLACES, CY Cergy Paris Université.

BERGEL Pierre, Professeur des universités en géographie urbaine et sociale, laboratoire ESO-Caen, Université de Caen Normandie.

CARRIOU Claire, Professeure des universités en aménagement et urbanisme, laboratoire Lab'Urba, École d'urbanisme de Paris.

FONTICELLI Claire, Maîtresse de conférences en aménagement et urbanisme, laboratoire LIEU, Aix-Marseille Université.

HUBERT Gilles, Professeur des universités en aménagement et urbanisme, laboratoire Lab'Urba, Université Gustave Eiffel.

ROUGÉ Lionel, Maître de conférences en géographie, laboratoire LISST, Université de Toulouse 2 Jean Jaurès.

La collection Devenirs urbains

Le XXI^e siècle sera urbain : les villes concentrent de plus en plus les populations et les pouvoirs. La collection Devenirs urbains vise à identifier les tensions qui se font jour au sein des villes et à révéler certaines des solutions imaginées afin de rendre le futur urbain viable. Elle se propose de dessiner des pistes, de faire entrevoir des lignes de fuite, sans promouvoir un modèle clé en main mais en éclairant la ville du futur pour fournir à chacun, décisionnaire ou simple citoyen, d'indispensables éléments de réflexion.

Introduction

Marilena KARYOLEMOU
Université de Chypre

Durant les deux derniers siècles, la population mondiale a été multipliée par sept et se concentre désormais pour plus de la moitié dans les villes. Le taux d'urbanisation qui était à 30 % en 1950 gravite actuellement autour d'une moyenne de 50 % et s'élèvera à 80 % vers la fin du XXI^e siècle (Véron, 2007, United Nations 2019). Le XXI^e siècle sera celui des grands centres urbains, un siècle métropolitain (OECD, 2015).

Malgré des disparités notoires entre les différentes régions du globe, les continents les moins urbanisés aujourd'hui – l'Afrique et l'Asie – sont aussi ceux dont la croissance urbaine est la plus élevée et s'effectue sur un rythme rapide depuis les dernières décennies. En Afrique, par exemple, où l'on observe actuellement des différences importantes entre les pays – l'Égypte et la Libye ayant un taux d'urbanisation qui atteint 91 % et 83 % respectivement, alors qu'au Niger, le Burundi et l'Érythrée le taux d'urbanisation ne dépasse pas 25 % (OECD,

2022) –, le taux global d'urbanisation est actuellement 43 % et l'on prévoit que le rapport entre ville et campagne s'inversera au milieu de la prochaine décennie (United Nations, 2019 ; 27, Güneralp et al., 2018 ; OECD, 2015). Déjà, des villes comme Delhi, Shanghai, Manilla et Jakarta en Asie ; le Caire, Lagos, Kinshasa, Johannesburg, Khartoum et Nairobi en Afrique s'affirment comme des mégapoles alors que d'autres, comme Luanda et Dar Es Salaam, Khartoum et Abidjan (United Nations 2019) rejoindront la liste dans les années à venir (Hoonweg et Pope, 2016 ; Güneralp et al., 2018).

Le processus d'urbanisation dans ces continents est différent de celui qu'a connu l'Europe ou les Amériques (OECD, 2020 ; Güneralp et al., 2018 ; Zerah et Denis, 2017). Ainsi, par exemple, si le rôle des mégapoles, dans le processus de transformation urbaine s'y est confirmé depuis plusieurs décennies, le rôle des villes intermédiaires, des nouvelles régions métropolisées transnationales ou des méga-agglomérations créées par la fusion de villages dans la redéfinition des relations entre les campagnes et les villes et dans le phénomène même d'urbanisation – rôle qui avait pour un temps retenu l'attention dans les années 1960 (Zerah et Denis, 2017) –, revient au centre des discussions (OECD, 2020 ; Denis et Zerah, 2017). En Inde et au Pakistan, les phénomènes d'*urbanisation subalterne*¹ (Denis et Zerah, 2017 ; Denis et al., 2012) ou *urbanisation in situ* (Kundu, 2017a : 20) et de *rurbanisation*² (Bauer et Roux, 1976 ; Berger et al., 1980) montrent que le développement urbain n'opère ni forcément au détriment de la campagne, ni nécessairement toujours en rapport avec les mégapoles (Denis et Zerah, 2017 ; Zerah

1 *Urbanisation subalterne* renvoie aux processus d'urbanisation qui ont lieu dans des villes moyennes ou petites et qui échappent au modèle d'urbanisation mégapolitaire.

2 *Rurbanisation* est le processus par lequel des agglomérations rurales acquièrent des caractéristiques urbaines tout en retenant leur fondement économique rural (Kundu, 2017a : 18).

et Denis, 2017 ; Kundu, 2017a). Les résultats de ces études montrent que des distinctions telles que rural vs urbain, petites vs grandes villes, etc., ne sont pas en mesure de rendre compte de la dynamique de l'urbanisation dans ces régions du monde (Kundu, 2017b ; Denis et al., 2012). En cela, le fait urbain est multiple et varié.

Qu'elle soit née du développement d'un nouvel emplacement autour d'un site industriel, d'un port, ou d'une voie de circulation nouvellement construite, par regroupement d'agglomérations déjà existantes ou par étalement d'une agglomération vers des zones périphériques, il n'en reste pas moins que la ville pose un ensemble de problèmes. Elle génère, en effet, des besoins en infrastructures, entraîne l'augmentation des mobilités des populations, et présente des défis écologiques majeurs au développement durable. Face à ces réalités, les inégalités géopolitiques et sociales sont criantes, d'autant plus qu'elles s'inscrivent dans « l'architecture des processus de mondialisation » (L'Atlas, 2018) où les villes dites du Sud ne se situent pas en meilleure position. Mais, la ville favorise aussi l'innovation, l'entrepreneuriat et la croissance économique, elle est le lieu de la diversité culturelle et de l'apparition de nouvelles formes artistiques : tags, graffitis, peintures murales publiques, dance et musique urbaines (RnB, rap, hip-hop, etc.), tricot urbain, événements de rue spontanés, performances ou actions artistiques, etc. Ambivalente, la ville est un espace controversé.

Autour de la ville se développent des discours disciplinaires particuliers qui tendent de circonscrire les défis qu'elle présente et les opportunités qu'elle offre pour ses habitants : sociologie urbaine, anthropologie urbaine, géographie urbaine, ethnographie urbaine, architecture urbaine, santé urbaine, planification urbaine, etc.

La sociolinguistique s'est affirmée dès le départ comme une science urbaine, s'intéressant à des phénomènes langagiers et discursifs propres à l'espace urbain, étudiés dans des

environnements urbains, et vus à travers des divisions et des dynamiques sociales propres à la ville. Les locuteurs à qui elle s'intéresse sont aussi des acteurs sociaux. Les phénomènes langagiers analysés interrogent notre manière de concevoir les langues comme des systèmes sémiotiques fixes et leur usage en tant que choix déterminés par des facteurs prédéfinis. (Blommaert et Rampton, 2012; Blommaert 2013a, 2013b). Ils ont appelé à un déplacement de focus du collectif vers l'individuel afin d'examiner comment les locuteurs utilisent non plus des langues mais des ressources sémiotiques diverses pour faire des contributions pertinentes en interaction (Pennycook 2010 ; Charitos et Van Deusen-Scholl, 2017). Ils montrent aussi que les pratiques langagières sont des pratiques sociales complexes et dynamiques qui modèlent et remodelent l'espace urbain, en l'investissant de sens symboliques multiples (Shohamy et Gorter, 2018 ; Shohamy et al., 2010). Par conséquent, l'espace urbain lui non plus n'est pas fixé et donné a priori mais émerge et se construit à travers des processus d'appropriation ou réappropriation (visuelle, sonore, multimodale, discursive), où les choix langagiers jouent un rôle primordial.

Henri Lefebvre qui a été un des premiers à poser la question du droit à la ville – écrivait en 1968 (p. 30) : « En d'autres termes, pour ce qui concerne la ville, l'objet de la science n'est pas donné. Le passé, le présent, le possible ne se séparent pas. C'est un objet virtuel qu'étudie la pensée. Ce qui appelle de nouvelles démarches ». Et cet appel précoce pour un renouvellement des approches se vérifie par les faits : l'étude de la ville et des pratiques langagières dans la ville se prête mal aux catégorisations préétablies. Des ajustements méthodologiques, l'adoption de nouveaux outils et l'introduction de concepts nouveaux sont nécessaires pour saisir la nature complexe, fluide et changeante des répertoires, des interactions et des identités des individus parlants. En ce qui concerne la sociolinguistique, des concepts tels que

variabilité extrême ou super-diversité (Vertovec 2007 : 1024; Blommaert 2010, 2013a, 2013b), langage crossing (Rampton 1995), languaging et translanguaging (García et Wei 2014; Wei 2018), vernacularisation/véhicularisation (Manessy, 1994; Manessy et Wald, 1979; Calvet, 1994), font partie de ce renouvellement appelé par Lefebvre il y a presque soixante ans.

Quelle a été la contribution de la sociolinguistique à l'étude de la ville et comment la ville a-t-elle contribué à transformer notre regard sur la langue et sur les pratiques langagières (Bulot 2001)? Qu'est-ce qu'une ville aujourd'hui? Quels sont les concepts qui ont permis d'en saisir les formes et les dynamiques? Comment renouveler l'étude des villes et de leur historicité, à partir d'analyses qui envisagent l'espace et les frontières et donc les langues, à la fois dans leur matérialité et comme des constructions sociales, polymorphes, temporelles? Qu'apporte la prise en compte de la mobilité des acteurs sociaux à la compréhension de la ville comme espace construit, perçu, vécu ou imaginé et à la langue comme pratique sociospatiale? Comment la sociolinguistique peut-elle participer à éclairer les réalités et les enjeux de l'urbanisation du monde et ses conséquences sociales, politiques, économiques et écologiques?

L'ensemble de ces questions requiert une relecture attentive de la littérature en sociolinguistique, en sciences du langage et plus largement, en sciences humaines et sociales. Car les idées portant sur la relation entre la ville et les langues précèdent l'institutionnalisation de la sociolinguistique urbaine et ne sont pas réservées à celle-ci; elles circulent entre les domaines de recherche et les époques, se cristallisent parfois un temps en quelques directions majeures, pour être critiquées, s'enrichir et se renouveler de façon non linéaire.

Les textes réunis dans cet ouvrage reflètent bien ce regard vers l'arrière, vers l'avant et transversalement. Ils rendent compte de la façon dont les acquis antérieurs opèrent dans les travaux récents, par la continuation des idées,

leur renouvellement ou leur remise en cause, motivées par l'avancée des recherches comme par les transformations des contextes dans lesquelles elles ont lieu. Ils interrogent ainsi notre capacité à reconceptualiser les villes, les langues et leurs relations, grâce à un ensemble de relectures et de mises en relation d'études de cas.

Les auteurs qui nous ont confié leurs textes sont des chercheurs confirmés ou débutants, travaillant sur des terrains variés : en Algérie, dans les Antilles, à Chypre, en France métropolitaine, au Honduras, au Mexique, au Pérou, au Sénégal et en Turquie. L'ouvrage, ouvert à la pluridisciplinarité, accueille une majorité de sociolinguistes et quelques chercheurs œuvrant dans d'autres domaines des sciences du langage ou des sciences sociales et humaines (anthropologie, musicologie, sociologie). Les études de cas présentées relèvent de recherches achevées ou en cours. La majeure partie de ces textes fait suite à un colloque organisé à Nicosie (Chypre) en octobre 2022, et intitulé *Langues, urbanisation du monde et mobilités : quelles questions pour la sociolinguistique aujourd'hui?* offert à Louis-Jean Calvet pour honorer son travail précurseur et fondateur de la sociolinguistique urbaine.

Les quinze textes présentés ici sont organisés en trois sections. La première section, intitulée *Questionner la sociolinguistique urbaine : quelques relectures*, présente une réflexion théorique et méthodologique critique concernant l'étude de la ville sous son versant langagier. La seconde section : *La ville comme production visuelle et sonore : dynamiques et transformations*, réunit des auteurs qui, bien qu'ayant des objets d'étude et des approches différents, partagent un intérêt pour les productions visuelles ou sonores de la ville et pour des contextes traversés par des transformations sociales. Loin de réduire la ville à un contexte, ils rendent compte de l'interaction mutuelle entre espace et langues, à travers la musique, la chanson, les dessins, les textes ou les paysages linguistiques. Portant en partie sur le rapport entre les

langues et les dynamiques urbaines ou d'urbanisation, ils mettent tous en exergue la dimension langagière des rapports de pouvoir, des tensions, des inégalités sociales et politiques qui les sous-tendent ou en découlent. Les auteurs s'intéressent aux paysages sémiologiques urbains, graphiques ou sonores. Certains rendent compte de la territorialisation sociale de l'espace et des tensions qui la sous-tendent. D'autres font apparaître les enjeux et les rôles des pratiques langagières ou des langues dans le maintien ou la subversion des rapports de force, dans des espaces sociaux divers ou au cœur d'institutions. Enfin dans la troisième section *Espace, frontières et entrelacs : l'urbanité en question*, la ville est abordée en tant qu'espace construit et borné socialement et sémiotiquement. Les études montrent comment les paysages linguistiques, les discours, les manières de parler et les espaces urbains se produisent mutuellement, reflétant et participant tout à la fois aux rapports sociaux et aux (re)constructions identitaires. S'intéressant plus spécifiquement aux « circulations migratoires » (Deprez, 2006), quelques auteurs posent la question de leur impact sur les villes et réciproquement, en partant des discours des acteurs sociaux. Aussi, elles posent la question de savoir comment les manières de parler ou les discours participent à produire la ville ou des espaces urbains ou encore comment les imaginaires spatiaux identifient des modèles langagiers attractifs ou discriminants. Elles rendent ainsi compte de la production langagière et discursive des frontières internes à la ville ou de celles qui séparent espace urbain et espace rural, ainsi que de l'hétérogénéité et de l'entrelacement des espaces, de leur redéfinition continue dans un mouvement incessant du temps et des acteurs sociaux.

Dans le premier chapitre intitulé *L'étude de la ville en sociolinguistique : un chantier à poursuivre ou à réinventer*, Michelle Auzanneau propose une revue de travaux qui se sont intéressés aux relations entre le langage/les langues et la ville. Fondé sur la relecture de textes en sociolinguistique urbaine, plus

largement en sciences du langage et en sciences sociales, ce chapitre sert de cadrage théorique à l'ensemble de l'ouvrage. Il dégage les grandes lignes de réflexion qui ressortent de ces travaux depuis les années 1960 jusqu'à nos jours et, en les resituant dans leur contexte d'émergence, en souligne les points de continuité et de rupture. Auzanneau met l'accent sur l'évolution de la problématisation du rapport entre langage/langues et ville et des approches pour s'en saisir. Elle retrace ainsi le passage de la conception de la ville comme contexte ou comme laboratoire à celle de la ville comme construction sociale, venant s'inscrire dans la continuité du tournant spatial effectué en sciences sociales. S'ensuivent une série de réflexions et de questionnements, sur l'intérêt et la nécessité, à cette étape de la pensée sociolinguistique et dans le contexte des mutations contemporaines, d'un renouvellement épistémologique et méthodologique touchant à la fois l'espace, la langue et leur interrelation pour en appréhender la complexité et les dynamiques. Auzanneau s'interroge enfin sur l'intérêt scientifique et social d'une telle exploration compte tenu de l'urbanisation du monde et de son impact sur nos sociétés contemporaines.

Les trois textes suivants proposent une relecture de quelques auteurs incontournables pour comprendre l'étude de la ville en sociolinguistique francophone, à savoir Marcel Cohen, Louis-Jean Calvet et Thierry Bulot. Dans sa contribution, Josiane Boutet, en examinant les préoccupations sociales des chercheurs qui se sont intéressés à l'étude du langage en France, souligne que l'intérêt pour une étude sociologique du langage est bien antérieur à l'institutionnalisation de la discipline « sociolinguistique » dans les années 1960, et qu'il se manifeste notamment à trois reprises – au début du ^{xx}e siècle, au milieu des années 1930, enfin dans les années 1950 – sans jamais, pour autant, se constituer en discipline. Selon elle, Émile Durkheim, Antoine Meillet et Marcel Cohen participent à ces trois moments

« manqués » du développement d'une pensée sociologique du langage. Cohen, en particulier, avec son enquête sur le parler arabe des Juifs d'Alger publiée en 1912 et son ouvrage *Pour une sociologie du langage* paru en 1956. Boutet centre son propos sur le travail de Cohen à Alger. Elle montre que si, par certains de ses choix méthodologiques, il ne se démarque pas de la démarche dialectologique traditionnelle, l'observation de faits linguistiques qui seront par la suite au centre des études sociolinguistiques tels que le plurilinguisme urbain et le mélange des langues, la polygraphie et les particularités du parler urbain ou encore la prise en compte des attitudes des locuteurs envers leur parler, préconisent déjà un intérêt sociologique pour l'étude du langage qui sera confirmé dans ses écrits ultérieurs.

Ibtissem Chachou traite des apports des travaux de Louis-Jean Calvet à la sociolinguistique (urbaine) francophone, en offrant en particulier une relecture de son ouvrage *Les voix de la ville*, paru en 1994, qu'elle qualifie de « programme heuristique élaboré ». Cet ouvrage lui sert de point de départ pour formuler un certain nombre d'interrogations, notamment en ce qui concerne la distinction entre sociolinguistique et sociolinguistique urbaine; le développement parallèle d'une (macro)sociolinguistique de la ville qui étudierait les effets de l'urbanité sur les langues et leur avenir et une (micro)sociolinguistique urbaine qui s'intéresserait aux pratiques, discours et constructions socio-identitaires des sujets parlants; enfin, la possibilité pour la sociolinguistique urbaine d'encadrer des phénomènes proches de ceux qu'on observe en ville lorsque ceux-ci ont lieu en contexte semi-urbain/rural ou rural. En s'appuyant sur des travaux de sociolinguistique urbaine arabisante, Chachou souligne la nécessité de constamment repousser les limites de la discipline en l'adaptant aux particularités des terrains à l'étude et en tenant compte des changements sociaux qui transforment l'objet de recherche ainsi que les méthodes

utilisées. La contribution majeure de Calvet, selon Chachou, consiste en une « révolution scientifique permanente » qui vient de sa capacité d'intégrer dans sa réflexion sur ce qu'est la (socio)linguistique (urbaine) des terrains périphériques ou marginaux, remettant ainsi en doute les acquis mêmes de la discipline, y compris ses propres enseignements.

Blanchet propose, à son tour, une relecture de deux auteurs majeurs pour la sociolinguistique urbaine francophone, Louis-Jean Calvet et Thierry Bulot. Il s'intéresse aux similitudes aussi bien qu'aux différences entre les conceptions et approches des deux chercheurs en se demandant de quelle manière ces deux conceptions et approches pourraient contribuer à l'orientation des futures recherches en sociolinguistique urbaine au vu d'importants changements sociaux en cours. Selon Blanchet, si pour les deux auteurs la sociolinguistique urbaine concerne l'étude des langues dans la ville et de la ville à travers les langues, leur approche de l'urbanité est inverse : tandis que Bulot part des langues/du langagier (en particulier des discours) pour étudier la ville, Calvet part de la ville pour étudier les langues/le linguistique. Selon Blanchet, ces deux approches sont complémentaires et contribuent également à l'élargissement et à l'approfondissement de la sociolinguistique urbaine, conçue sous ses deux versants comme sociolinguistique de la ville ou sociolinguistique de l'urbanité et comme linguistique des citadins.

La deuxième section intitulée *La ville comme production visuelle et sonore : dynamiques et transformations* se constitue de six textes qui traitent des relations entre langues et ville/urbanité à partir de productions visuelles et sonores. Elle réunit des auteurs qui, bien qu'ayant des objets d'étude et des approches différents, partagent un intérêt pour les productions visuelles ou sonores de la ville dans des contextes traversés par des transformations sociales. Ils rendent compte de l'interaction entre espaces et langues, à travers la musique, la chanson, les dessins, les textes ou les paysages linguistiques, la toponymie,

et les politiques linguistiques officielles. Enfin, ils mettent en exergue la dimension langagière des rapports de pouvoir, des tensions, des inégalités sociales et politiques qui sous-tendent ou découlent de l'urbanisation ou des dynamiques urbaines.

Dans le premier chapitre, Jean-Marie Jacono offre un éclairage musicologique sur l'interrelation de l'espace, de la musique et des langues dans la ville et à travers le temps. Après un bref historique du développement de la musique urbaine aux États-Unis et en France, il décrit diverses formes d'imbrication de l'espace urbain, de la production musicale et de la langue. Il note en particulier le rôle des espaces dédiés à la musique – espaces de production, ou d'interprétation et réseaux de diffusion – dans la formation d'une certaine géographie artistique de la ville. Il retrace l'émergence, implicite ou explicite, de la ville comme source d'inspiration musicale, l'usage des sons de la ville en musique urbaine et la mise à contribution des caractéristiques langagières de la communication urbaine (superdiversité, contact de langues, variétés spécifiques à la ville, activité néologique) en chanson. Il examine la production musicale urbaine sous le prisme de la corporalité obtenue par l'introduction du rythme ou de rythmes contradictoires, la réinterprétation de l'espace urbain à travers sa mise en images dans la bande visuelle qui accompagne désormais toute production musicale, mais aussi la reconfiguration des pratiques langagières par les choix des artistes à des fins stylistiques et identitaires. Enfin, il montre la contribution des scènes musicales dans la production des identités de la ville, suggérant à la sociolinguistique urbaine d'explorer une nouvelle voie pluridisciplinaire.

Geremiss Martinez, dans *Appropriation du quechua à travers le rap en milieu urbain au Pérou. Le cas de Liberato Kani*, s'intéresse à la réappropriation du quechua par de jeunes artistes péruviens. La réappropriation de la culture rurale par les migrants andins est un processus diachronique qui a donné lieu à des métissages culturels, artistiques et musicaux, comme l'émergence de

la culture chicha dans les années 1970. Plus récemment, la sensible augmentation du nombre des quechuaphones en milieu urbain pose la question du repositionnement en cours de la langue au sein de la culture urbaine. À travers l'analyse d'extraits de chansons de rap, Martinez décrit l'émergence de nouvelles manières d'être Quechua remettant en cause l'association de la langue et de la culture quechua à l'archaïsme et à la ruralité. Les cas étudiés montrent que l'engagement des artistes en faveur de leur culture et de leur langue d'origine, s'oppose de manière symbolique à la domination des peuples autochtones péruviens par la déconstruction des mécanismes idéologiques qui conduisent au clivage quechua = tradition/ruralité vs espagnol = modernité/urbanité.

Jean Léo Léonard dans *Ateliers thématiques en langues amérindiennes et circulations migratoires autochtones au Mexique*, examine la mise en signes langagiers et picturaux de la transformation de l'espace liée à la migration chez un groupe de futurs enseignants mexicains bilingues en espagnol et en langues autochtones. Ce travail, qui s'inspire de l'approche ATERPLA/TERPLO, vise à produire des matériaux pédagogiques dans trois langues autochtones, l'otomi, le totonac et le nahuatl. L'analyse des textes et dessins produits dans une double perspective « utopique/dystopique » met en lumière une attitude critique face aux changements sociaux, éducatifs, culturels et environnementaux, conséquences ou causes de la migration vers les centres urbains ou semi-urbains ou à l'étranger, attitude qu'il juge difficilement décelable avec des outils d'investigation sociolinguistique traditionnels tels que l'entretien ou l'observation participante. Léonard souligne, en particulier, que les représentations utopiques et dystopiques produites révèlent que les locuteurs ont conscience des *chaînes de causalité* pluriscale qui repoussent les langues locales dans le cercle interne des communautés linguistiques autochtones et permettent ainsi au chercheur

d'étudier aussi bien les processus d'acculturation accélérée que les processus de résilience.

Dans sa contribution *Les odonymes de l'ancienne ville de Boussaiâda (Algérie) : une autre forme de transmission de l'Histoire locale*, Lynda Zaghba, en prenant comme point de départ les choix odonymiques dans l'ancienne ville de Bou Saada en Algérie, analyse le contexte historique, culturel, politique et économique dont témoignent ces choix « porteurs de mémoire collective », ainsi que leurs modifications successives. À partir de sources documentaires diverses (récits de voyages, histoires de la ville, archives militaires, etc.), mais aussi grâce à des observations et des entretiens sur le terrain, Zaghba met en lumière des lectures de la ville différentes de celles que donnent à voir les textes historiques à disposition. Elle montre en particulier comment l'organisation et réorganisation de l'espace urbain avec ses expansions et rétrécissements successifs et la présence des langues à travers les choix toponymiques/odonymiques relèvent d'un processus d'appropriation sociolinguistique qui érige la ville en lieu de sens multiples où les rapports sociaux sont en perpétuel devenir.

Avec leur contribution *Paysages graphiques urbains dans les Antilles : pratiques, fonctions et représentations des locuteurs*, Ksenija Djordjevic Léonard et Junior Fils René se proposent d'étudier le statut des langues à Haïti, en Guadeloupe et en Martinique, dans le cadre d'une approche écologique qui situe les pratiques linguistiques dans leur environnement (paysage linguistique – affichage public) pour les étudier en fonction des représentations des locuteurs créolophones, élucidées par questionnaire. L'investissement langagier des espaces publics est analysé selon trois fonctions : utilitaire, identitaire et fonctionnel, dont les deux premières semblent prévaloir. Les auteurs soulignent que l'avancée du créole, langue considérée faible par rapport au français, est mise en rapport avec son utilisation en tant que langue d'enseignement, donc une langue

écrite par les locuteurs, surtout en Haïti ; un tel développement susceptible de modifier les hiérarchies sociolinguistiques trouve en l'espace urbain un terrain propice.

Eleni Sella et Rika Rompopoulou, dans le chapitre *Transforming the city: language teaching policies and urban bi/multilingualism, the case of Istanbul*, réfléchissent sur les politiques nationales d'acquisition de langues en prenant comme terrain d'illustration la ville d'Istanbul. À travers une analyse de textes de politique linguistique ou d'informations obtenues sur des sites officiels du ministère de l'Éducation ou d'établissements éducatifs, elles montrent que malgré l'affluence de migrants dans la ville, la diversité linguistique se réduit graduellement à cause d'une politique nationale qui favorise l'apprentissage du turc comme seule langue de la nation aux dépens des langues minoritaires indigènes. En même temps, cette politique nationale met l'accent sur l'enseignement des langues étrangères, surtout européennes, conformément aux aspirations nationales de modernité et de développement économique. La ville d'Istanbul, par son caractère de mégapole propice à l'essor éducatif, apparaît ainsi comme un vecteur des choix de politique linguistique nationale susceptible de changer à long terme le profil linguistique du pays dans son ensemble en transformant un multilinguisme langue turque + langues indigènes en un multilinguisme langue turque + langues européennes.

La troisième partie *Espaces, frontières et entrelacs : l'urbanité en question* réunit cinq textes qui traitent de la ville dans sa dimension spatiale et de la dynamique des espaces et des frontières vus à travers les discours, les pratiques langagières et les paysages linguistiques.

Stavroula Tsiplakou dans *Espaces liminaux, pratiques linguistiques liminales : le paysage linguistique de Nicosie*, s'intéresse au paysage linguistique des quartiers du centre historique de la ville divisée de Nicosie, proche de la zone tampon de l'ONU qui sépare les parties nord et sud de la ville. À partir d'un

corpus de tags et de graffiti analysé dans une perspective sociosémiotique qui conçoit le paysage linguistique comme une construction idéologique, Tsiplakou met en lumière les stratégies formelles utilisées par les auteurs anonymes – bricolages, translanguaging, superdiversité, multimodalité, multigraphie – ainsi que la dialectique complexe que ces productions établissent avec des moments historiques antérieurs, des sphères de symbolisme parallèles, et des intertextualités multiples. Elle note en particulier l'usage de répertoires linguistiques fluides comme ressources dynamiques d'indexicalisation qui sont mis à profit pour transformer cet espace urbain à la fois central et marginal en espace politisé et subversif. L'espace de la vieille ville apparaît ainsi comme un espace idéologisé dont la caractéristique principale est la « contre-canonité » par rapport à la signalétique officielle. Cette contre-canonité – qui se manifeste d'ailleurs doublement : aussi bien par la forme que par le sens – est, selon Tsiplakou, favorisée par le caractère liminal de l'espace en question qui le rend à la fois plus fragile et plus apte à exprimer des subjectivités diverses et des identités locales qui se trouvent en porte-à-faux avec l'imaginaire national dominant.

Constantina Fotiou, dans *The urban and rural space in Cyprus: Perceptions of linguistic practices*, part du postulat que les concepts d'urbanité et de ruralité ne peuvent être formulés de manière objective car il s'agit de constructions sociales qui peuvent seulement être appréhendées à partir de leur mise en mots par les locuteurs. L'analyse des discours de jeunes urbains vivant dans la capitale de Chypre, montre que la conceptualisation de particularités linguistiques liées aux espaces et modes de vie rural et urbain persiste dans l'imaginaire des locuteurs, ce qui génère des discours contrastifs. Cet imaginaire et ces discours sont en contradiction avec les conclusions des analyses des pratiques linguistiques sur le terrain qui témoignent du développement d'une koiné chypriote qui se diffuse des villes

vers les zones rurales tendant ainsi à estomper les différences entre les pratiques langagières urbaines et rurales. Ils sont aussi en opposition avec le constat sociologique répété d'un nivellement des différences sociales, économiques, culturelles entre la ville et la campagne à cause de leur proximité spatiale qui facilite les phénomènes de commutation quotidienne.

Michelle Auzanneau et Adama Ba dans leur contribution intitulée *Qu'est-ce qu'être citadin à Kidira? Urbanisation et ordre social juvénile au Sénégal*, s'intéressent aux processus sociolinguistiques qui accompagnent les mutations sociales liées à l'urbanisation. Ils s'interrogent sur la façon dont la variabilité des pratiques langagières et l'activité catégorielle participent à la construction du citadin et de l'urbanité. Leur terrain d'enquête est la ville de Kidira, situé à l'est du Sénégal, et leur échantillon formé de groupes de pairs poularophones. L'analyse de ces discours montre que la production de catégories sociales en rapport avec le caractère urbain ou son absence se fonde sur des critères temporels et spatiaux auxquels sont associés le lieu de résidence dans la ville ou à ses marges, mais aussi la mobilité vers les grandes villes garantissant l'adoption de modèles comportementaux et culturels vus comme urbains, dont la pratique du wolof. Ainsi, dans le contexte d'urbanisation récente et accélérée de Kidira, les auteurs posent la question de l'émergence d'un nouvel ordre social juvénile hiérarchisant les pratiques spatiales et langagières en opposant ruralité/urbanité, modernité/archaïsme et ignorance/éveil pour construire la figure prestigieuse du citadin et le concept de la ville-urbs dans un contexte social de transition.

Dudu Cosgun dans *Istanbul, une ville-monde composée de multiples identités vernaculaires*, propose une lecture des processus de transformation – architecturale, sociale, culturelle et linguistique – concomitants qui ont lieu dans le quartier de Fikirtepe en Istanbul. Son analyse rend compte d'une situation complexe liée aux transformations urbaines,

à la globalisation, aux vagues de migrations successives vers le quartier ou hors de celui-ci, où coexistent habitats et mode d'habiter différents. À travers une analyse de la signalétique observée dans le quartier et des discours des habitants, il apparaît que l'espace physique est un espace agissant, producteur de sociabilité et de culture. Cosgun montre ainsi, que ce n'est pas tant le brassage culturel et linguistique, ni la hiérarchisation socio-économique qui caractérisent l'espace urbain à Fikirtepe, que la mise en parallèle de fractures identitaires multiples comme en témoigne la mise en mot de l'expérience de citadins marginaux vécue par les habitants du quartier.

Dans *Villes-étapes, migrations circulaires et catégorisations ethnoraciales dans les discours des Garifuna honduriens*, Stéphanie Brunot s'intéresse à la migration massive des afrodescendants Garifuna du Honduras vers les États-Unis. Retraçant le contexte de cette migration de survie, elle analyse l'interrelation de la temporalité, de la mobilité et des constructions identitaires dans les récits de migrants produits dans les villes étapes mexicaines. Elle rend compte de la complexité et de la fonctionnalité des hétérocategorisations, des autocategorisations et des positionnements identitaires (ethnoraciaux, sociospatiaux) des migrants au sein de la sociabilité des villes étapes, au regard des relations de solidarité ou de discrimination qui s'y développent et des rapports à l'espace pris dans le paradoxe de la « mobilité et de l'hyper mobilité ». Elle montre ainsi que les pratiques discursives et linguistiques des migrants garifunas participent à l'intelligibilité des situations des villes de transit.

Cet ouvrage n'aurait pas été possible sans le concours de plusieurs personnes qui ont joué un rôle important dans différentes étapes de la préparation de cette édition. Nos

remerciements vont tout d'abord à notre collègue et amie, Marielle Rispail, Professeure émérite de l'Université de Saint-Étienne, pour nous avoir accompagnés pendant ce long travail d'édition et avoir vu, revu et corrigé la majorité des textes ici présents. Nous remercions également les membres du comité éditorial pour leur collaboration à l'évaluation critique des textes soumis pour publication : Issa Asgarally, Philippe Blanchet, Shimeen-Khan Chady, Raja Chenoufi-Ghaleb, Alain Di Meglio, Amélie Leconte, Abdel Médiouni, Leïla Messaoudi, Carola Mick, Jean-Aimé Pambou, Valeria Villa-Perez, Monika Jezak et Iris Padiou. Enfin, nous voudrions remercier les auteur.e.s de nous avoir confié leurs textes et d'avoir partagé avec nous leurs réflexions ainsi que l'état actuel de leurs recherches.

Questionner la sociolinguistique urbaine : quelques relectures

Les odonymes de l'ancienne ville de Boussaâda (Algérie) : une autre forme de transmission de l'Histoire locale

Lynda ZAGHBA
University of M'sila

Introduction

Les toponymes, tout comme les mots, sont bien plus que de simples dénominations et constituent aussi « un code d'accès à la mémoire collective transmise par voie orale » (Zaghba et Benkheil, 2022). Ils deviennent ainsi un héritage transmissible d'une génération à une autre pour propulser, d'une certaine manière, l'Histoire d'un espace. Aussi, les toponymes de Bou Saada, dans la wilaya de M'sila, ne sont pas, eux non plus, des mots dépourvus de tout implice culturel, historique ou idéologique. Ces toponymes sont demeurés figés sur le plan linguistique depuis des siècles, ce qui suscite notre questionnement sur la signification des odonymes de

l'ancienne ville de Bou Saada et notre ambition de comprendre comment ces dénominations peuvent révéler une partie de l'Histoire d'une région. À cet égard, notre questionnement est multiple : quels sont les odonymes de l'ancienne ville de Bou Saada ? Quelles sont leurs significations ? Quels antécédents historiques, culturels, etc., ont conduit à ces dénominations ? Nous pouvons également nous demander quel est l'apport de l'étude des toponymes pour la sociolinguistique de demain. C'est à ces questions que cet article cherche à répondre, en s'appuyant sur l'enquête de terrain dont le but est de dévoiler d'autres facettes de cette ville.

L'Algérie a connu plusieurs invasions au cours de son histoire, ce qui a donné lieu à une situation toponymique particulière, caractérisée par la coexistence souvent d'autres trois types de dénominations pour un même lieu (Vermeir, 2018 : 387) : la dénomination coloniale, la dénomination officielle (ou institutionnelle) et la dénomination spontanée (ou populaire). L'objectif de ce travail sera de se poser la question de l'impact que les dénominations populaires ont sur l'odonymie, étant donné qu'il s'agit de choix qui sont transmis d'une génération à l'autre. Ces dénominations populaires témoignent notamment de la conquête des espaces où chaque occupant tente de s'approprier l'espace compris l'associant à une domination qui renvoie à sa propre culture et sa représentation de cet espace ou à son idéologie.

L'odonymie (du grec *bodos* qui signifie *route*) est une branche de la toponymie qui s'intéresse à l'étude des noms des lieux et des voies de circulation. Au fil du temps, cette discipline élargit son horizon pour inclure l'étude des espaces publics urbains tels que les allées, les squares, les parcs, etc. (Boussouf et Lageiste, 2006). Farid Benramdane (1999) souligne cet esprit que :

toponymiques primitives des différentes couches historiques, de leur continuité totale, mais aussi de l'assimilation des apports étrangers : rupture ou continuité totale, assimilation ou interpénétration, hybridation ou translation symbolique des pratiques onomastiques.

L'analyse des odonymes consiste à étudier les noms de lieux en recherchant leur origine, leur signification et leur évolution à travers l'histoire de l'espace étudié. Ainsi, dans notre démonstration, nous examinerons les dénominations des odonymes de l'ancienne ville de Bou Saada et les différentes interprétations qu'on pourrait leur attribuer. Notre travail consistera à passer en revue toutes les interprétations des différentes dénominations des espaces à l'intérieur de la ville en expliquant les différentes adaptations morphologiques de ces noms à travers l'histoire.

Espace et démarche de travail

Notre recherche, qui s'appuie sur une enquête de terrain menée entre 2019 et 2022, a bénéficié d'une variété de sources qui ont enrichi notre exploration des toponymes en vue de cet article. Ces sources se présentent en de différentes formes qui se complètent mutuellement. Nous avons, d'abord, consulté des textes sur l'histoire de la ville de Bou Saada, provenant de différentes périodes du développement de la ville. Les témoignages de voyageurs arabes tels qu'Ibn Khaldoun ainsi que ceux d'explorateurs français comme Eudel, ont été pris en compte. De plus, des documents officiels rédigés par les autorités françaises¹, ainsi que des recherches plus récentes, ont permis l'étude approfondie de Youssef Nacib (2017) qui a complété notre documentation.

(...) les noms de lieux apparaîtront dès lors comme une forme de cristallisation, de sédimentation des réalisations toponymiques. (Sources collatérales historiques de Vincennes – H.211.3j. Marche sur Vincennes du 13 novembre 1849).

Insistons sur le fait que l'objectif principal de cet article est de démontrer qu'il existe une autre façon d'écrire l'Histoire urbaine de Bou Saada à travers des odonymes de la ville, en complément des ouvrages d'histoire traditionnels. Il est donc nécessaire de préciser que les ouvrages mentionnés précédemment se concentrent principalement sur l'histoire de la ville, et négligent la relation potentielle entre la dénomination des espaces urbains et l'histoire locale. Malgré la vision chronologique des événements qu'ils rapportent, ces ouvrages, basés sur des récits d'individus venus de sphères géographiques, culturelles et même idéologiques différentes, créent des zones d'incohérences et d'incertitudes. Ainsi, la lecture, interprétation et analyse permettent de les remettre en question en raison de l'incohérence et de la partialité de certains récits.

Nous avons complété notre corpus en utilisant deux types de sources locales. Tout d'abord, nous avons examiné les lieux et les vestiges matériels encore présents dans la ville de Bou Saada, ce qui nous a permis d'observer les particularités des quartiers de la ville. Ensuite, nous avons exploré la tradition orale, qui selon la conception d'Elisabeth Foucault (1992), regroupe à la fois des récits transmis de bouche à oreille d'une génération à l'autre, construits avant la naissance de nos informateurs, et des informations vécues et partagées par des personnes appartenant à la même génération. Notons également que la tradition orale constitue une source d'informations essentielle pour les ouvrages historiques de la ville.

Loin de mener une réflexion philosophique sur la place et le rôle de la tradition orale, notre objectif est de sélectionner les éléments significatifs pour notre recherche. Dans cette logique des faits, nous avons choisi de rassembler des informations supplémentaires par le biais d'entrevues semi-directives avec des personnes, qu'on appelle communément de troisième âge, considérées comme détentrices d'un

connaissance approfondie de l'ancienne ville de Bou Saada. Ces individus possèdent une expérience personnelle des anciens quartiers où ils ont reçu des connaissances transmises par les générations précédentes. Ils vivent ou ont vécu dans les anciens quartiers de cette ville. Les entretiens nous ont permis de recueillir une liste d'odonymes ainsi que des informations sur les origines des dénominations et leur explication.

Le cadre temporel de cette recherche s'étend de la construction initiale de l'oasis du Moyen Âge jusqu'à nos jours. L'arrivée des Arabes (au milieu du VII^e siècle) constitue une période importante et charnière dans l'évolution urbaine de la région, en raison de son statut d'oasis fréquentée notamment par les nomades. Pendant la période algéro-ottomane (1518-1830), l'oasis de Bou Saada n'a pas été directement marquée, d'exception de possibles implantations d'individus d'origine ottomane dans la ville, les Turcs ne s'étant pas installés à grande échelle. Les récits oraux évoquent plutôt une présence ottomane dans le village d'Eddis. En revanche, la présence française (1830-1962) a joué un rôle important dans l'évolution morphologique de la ville, car les différents groupes arrivants, issus de différentes sphères culturelles et sociales, ont développé leur propre relation avec l'espace. Par conséquent, le corpus retenu dans la présente étude se base sur des dénominations qui semblent renvoyer aux lieux de l'ancienne ville construite avant l'indépendance du pays.

La perspective historique que nous avons adoptée joue un rôle fondamental dans cette recherche car elle nous permet d'appréhender l'évolution urbaine de Bou Saada dans un contexte plus vaste, ce qui nous aide à mieux appréhender les dynamiques qui ont façonné cette région au fil du temps. Nous estimons que grâce à cette approche nous pouvons construire une vision plus ou moins complète de l'histoire de la ville ainsi que des dénominations de lieux. De plus, l'ouvrage récapitule de l'Histoire et de la toponymie

La relation étroite entre l'eau et la palmeraie a transformé l'endroit, niché au milieu des dunes, en un joyau admiré par les visiteurs. D'où l'appellation « la ville du bonheur », offrant une agréable fraîcheur au voyageur après un long périple.

Cependant, ni les écrits ni les traces matérielles ne font référence à une forme de sédentarité antérieure à l'arrivée des premiers Arabes dans la région. À ce sujet, Nacib (2017 : 76) parvient à la conclusion suivante :

Bou Saâda n'était ni une cité, ni même un village berbère ; d'après ce que l'on sait à ce jour, aucune forme de peuplement antique visible n'a été relevée sur les lieux. Aucune découverte d'édifices ou de mobilier ne permet d'infirmar cela et d'affirmer une sédentarisation pré ou post-romaine de nomades autochtones sur l'emplacement de la ville actuelle. Cependant, il est maintenant établi que toute la région steppique centrale, y compris le Hodna et les couloirs qui le font communiquer avec les zones limitrophes, dont la trouée sud-ouest de Bou-Saâda qui ouvre la dépression sur les Ouled Nail, le M'zab et le Djebel Amour, toute la steppe numide d'ailleurs, fut peuplée jusqu'à la colonisation romaine de nomades et, selon le mot de Planhol, de « montagnards sédentaires ou semi-nomades à courtes migrations », adversaires des Romains ; Bou-Saâda fut sans aucun doute pour les autochtones une terre de passage longuement fréquentée.

La domination romaine dans le grand Hodna³ se distingue par la présence de sites archéologiques dont les vestiges subsistent jusqu'à aujourd'hui. De manière similaire,

le Hodna est une région connue pour sa plaine centrale entourée de montagnes de taille moyenne ou basse. Au nord, les sols sont limoneux et vers au sud, ils sont sablonneux. Le nom *Hodna* provient du verbe *hadda* en arabe, qui signifie littéralement *câliner*. Cette appellation a été utilisée par les Arabes en raison de la situation géographique de la région, caractérisée par des bras protecteurs formés par les montagnes qui l'entou-

permet et autorise, au-delà de l'évolution urbaine matérielle, la compréhension du fonctionnement des groupes sociaux.

Bou Saada, une histoire lointaine

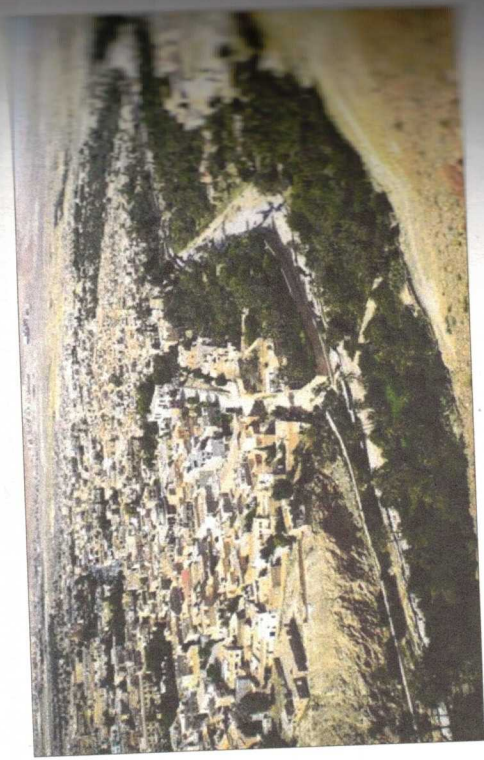


Figure 1. Vue d'ensemble de Bou Saada, prise de la Montagne Kardada
Source : <https://www.lnr-dz.com/2021/05/15/identification-de-corps-repeche-de-oued-mitar-a-bou-saada/>

Bou Saada, également orthographiée Bousaada ou Bou Saâda², est une ville située au cœur des hauts plateaux algériens à 64 km du chef-lieu de la wilaya de M'sila. Sa position à 240 km au sud d'Alger, la capitale du pays, en fait la première oasis que l'on rencontre aux abords du désert, lui conférant ainsi le surnom de « porte du désert » (voir Figure 1). Son emplacement lui permet de relier le nord et le sud du pays à vice-versa, jouant un rôle central dans la région. La ville est réputée pour ses palmeraies et terres agricoles fertiles, qui ont toujours attiré l'attention des voyageurs et des chercheurs.

2. La transcription officielle la plus récente est Bou Saada.

Bou Saada a été influencée par la construction d'un poste militaire, bien que la datation de celui-ci ne soit pas précisée dans les documents disponibles. Selon Nacib (2017), ce poste militaire aurait constitué un relais stratégique en raison de son emplacement dans l'ensemble colonial et défensif du *limet*⁴. Cette construction s'inscrit dans la continuité des systèmes de fortifications établis dans la région du Hodna (voir Figure 2), tels que Tarmount et Bechilga ou l'ancienne Zabi (Despôts, 1953).

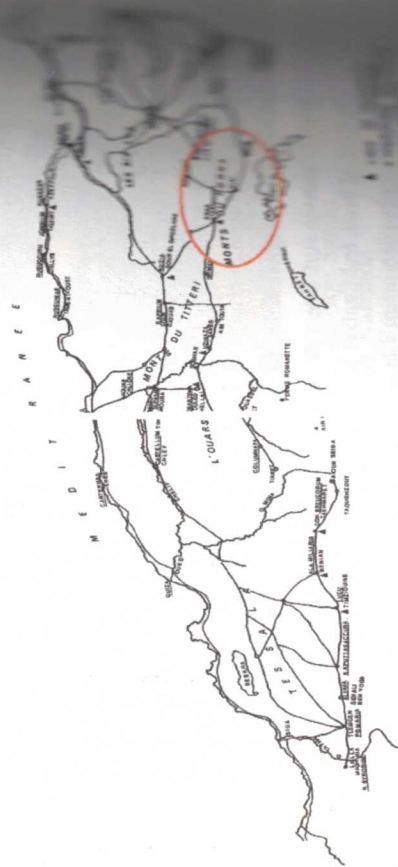


Figure 2. Inscriptions mentionnant P. Aelius Peregrinus Probus en Maurétanie Césarienne. Échelle 1 : 3 000 000 (Benseddik, 1999)

4 Selon Camps (2000), « C'est pour développer l'agriculture et le commerce que furent établis les premiers barrages de dérivation et que furent créés les premiers villages. Le système de limes* prenait est le fossatum* qui enserrait complètement la base du pays. Les fonctions du limes étaient multiples : l'aspect militaire, la surveillance des populations nomades refoulées au désert, la perception des taxes sur les marchandises et le contrôle administratif des gentes d'au-delà du limes ».

Vers 1387, le cheikh Sidi Slimane Ibn Rabiaa Acharif Albouzidi⁵ fut le premier à s'installer dans l'oasis de Bou Saada, plus précisément à La'ouinet (les sources). Il y construisit sa *qouila* (école coranique) afin d'y dispenser le Coran et les principes de la religion islamique. Une décennie plus tard, vers 1397, le cheikh Sidi Thameur⁶, descendant des Bani Hilal (Bisker, 2014), arriva à Bou Saada. Sur les conseils de Sidi Slimane, il choisit l'endroit le plus élevé à l'intérieur de la palmeraie afin de construire un lieu de culte pour ses disciples. Les premiers soldats français, selon Nacib (2017), décrivent le *Ksar* (palais) comme construit en pente descendante vers l'Oued Bou Saada. Si Dheim, ami de Thameur et expert en construction, ainsi que les disciples de Thameur, commencèrent par construire une maison pour leur cheikh, puis une mosquée appelée *Djame' Ennakhla* (Mosquée du cheikh, voir Figure 3), qui deviendront le noyau du quartier du palais, *houmei' leksar* (quartier du palais)⁸, entourés de maisons appartenant aux familles et disciples de *Sidi Thameur*. Cette oasis aux portes du désert. Par conséquent, cinq familles composent le tissu urbain de la médina : les *Ouled* *Attig* (ou *Attig*), les *Zoqom* ou *Zgoum*, les

5 La tradition orale rapporte deux récits possibles sur l'origine du nom. Certains affirment qu'il est venu de l'Est Ouanougha (située au sud-est de M'sila) et d'autres défendent l'hypothèse d'une origine arabe au sud du Maroc, origine de la majorité des Cheikhs du sud.

6 *Ben Abdoulah Ben Oraif Ben Yahya ben Omar Ben Mahdi* (Bisker, 2014) se termine vers Souayd Ben Malek des Beni Zaghba les

8 L'expression *houmei'* est utilisée par Bisker (2014) mais nos interviews ont confirmé n'avoir jamais utilisé cette appellation. Nous pensons qu'il s'agit d'une ancienne appellation qui ne figure que dans les archives locales, prononcée *Laghar*.

Ouledharakat et les Lemouamine (Zahi, 2014)⁹. L'étude de cette évolution urbaine est importante tant du point de vue de l'originalité historique de la ville de Bou Saada que du point de vue des dynamiques qui ont façonné son urbanisation et la mise en valeur de cet espace particulier.

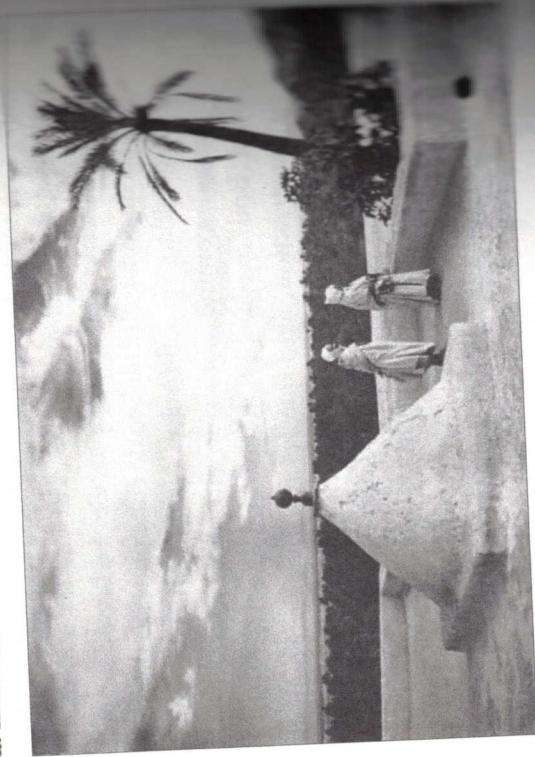


Figure 3. Vue sur la palmeraie à partir de Djame' Ennakbla (Beni
Source : <https://al-ain.com/article/palm-mosque-algeria>
archaeological-landmark

L'architecture du Ksar rappelle l'organisation de la médina islamique du Sahara, reposant sur le principe de distinction claire entre les espaces publics et privés. La ville est organisée autour d'un pôle central, la Grande Mosquée, *Djame' Alatiq*, suggérant par là le modèle d'une loi à insérer dans la médina (la ville), qui se concrétise sous la forme de lois réglementaires.

9 Nos informateurs ajoutent *Laâchacha* (gourbin) car ce sont des constructions trop étroites par rapport aux autres habitations qui logeaient les soldats et disciples de Thameur.

10 Actuellement, ce mot est utilisé pour désigner la partie ancienne d'une ville arabe.

Bien que l'économie ait été le premier facteur influençant le choix de l'emplacement du Ksar, par le choix d'un endroit caractérisé par des terres fertiles, la position géographique dominante du lieu de culte reflète la vision de la vie souhaitée dans la cité par les bâtisseurs du premier noyau de la ville : « la suprématie du spirituel sur l'économie » (Nacib, 2017 : 302) et toutes ses composantes. Avant d'approfondir le concept de *Djame'*, notons qu'en français, ce mot désigne simplement une mosquée, un sanctuaire dédié au culte musulman. Cependant, en arabe, ce terme possède des connotations religieuses qui expliquent le choix de cette dénomination, car *Djame'* signifie *à qui qui rassemble ou unit les musulmans (Lissan Al-Arab)*¹¹. Ainsi, le choix de l'emplacement d'un tel édifice n'est pas isolé, il vise à unir les habitants du Ksar et à harmoniser la population autour de la même identité religieuse. En ce qui concerne *Ennakbla*, la deuxième partie de la dénomination, cela indique qu'un palmier a poussé à proximité de l'édifice, ce qui est supposé être une caractéristique des médinas du Sahara. On peut aussi rappeler qu'il existe également un *Djame' Ennakbla* dans l'ancienne ville de M'sila, témoignant de l'histoire de la ville (Zaghba et Benkheilil, 2022). *Djame' Ennakbla* est également appelée *Djame' Alatiq*. Cette deuxième appellation donne lieu à deux explications : la première la relie au fils aîné de Thameur, *Attiq*, qui a d'ailleurs donné son nom au quartier *Ouled Attiq*. La seconde la relie à *atiq*, un adjectif arabe qui signifie antique.

La médina traditionnelle et le repli sur soi

Quelqu'un ne pourrait perdre de vue la formation écologique, d'acclimatation et de lutte contre l'environnement

11 *Lisan Al Arab* est un dictionnaire arabe compilé par Ibn Mandhoor en 711 AH. L'auteur a rassemblé une vaste gamme d'informations comprenant des extraits du Coran, des *hadiths* (discours rapportés de prophètes) et de la poésie arabe classique.

naturel qui caractérisent la ville. Comme l'explique Natch (2017 : 303), « si la médina de Bou-Saâda est introvertie, c'est parce qu'elle a été conçue pour vivre en elle-même ». Cela ne signifie pas qu'elle est déconnectée du monde extérieur, car elle favorise les échanges avec les autres à travers le Souk, situé en dehors des constructions familiales. En ce sens, les ressources économiques, culturelles et spirituelles héritées des ancêtres fondateurs de la cité suffisent à leurs besoins. Sur le plan toponymique, les espaces sont nommés pour traduire la vision que les habitants ont de l'espace. Les quartiers de la médina prennent ainsi les noms de leurs ancêtres : *Lemoussine*, *Ouled hmeïda*, *Sidi Slimane*, *Ouled Atiaq*, *Ouled Natiel*. Ce sont des quartiers qui abritaient les familles des enfants de Thameur et Slimane, ainsi que leurs disciples.

Le repli sur soi et le renfermement entre les murs de Slimane, ainsi que leurs usages.

La cité peuvent être expliqués par deux éléments : le premier est en relation avec la création du phénomène urbain lui-même dans ce nouvel espace, en opposition au caractère nomade et semi-sédentaire de la vie antérieure des Bedouins, et ont accueilli Thameur et Slimane. Le désert, le nomade et tout ce qui est externe deviennent dans l'imaginaire habitants de cette ville un « non-lieu », un espace dépourvu de spiritualité contrairement à la cité où tout a un sens. Il rappelle aussi qu'Ibn Khaldoun n'a pas fait l'éloge des Bedouins du Maghreb¹² ? Le deuxième élément repose sur la dimension religieuse intrinsèque à la médina musulmane, laquelle régit les relations à l'intérieur de la cité. Ainsi de ce paysage, le rapprochement « spirituel » du centre de la ville.

12 Ibn Khaldoun (1332-1406), également connu sous le nom de *Abu al-A'la'*, était un éminent historien, économiste, géographe, démographe et philosophe. Il est considéré comme le père de la sociologie et de l'histoire économique. Dans son œuvre majeure, *Le Livre des Indigènes* (*Kitab al-Ibar*), il décrit le Bédouin, ou l'Arabe du désert, comme un être humain qui vit selon des principes ni règles, se livrant au brigandage et ne reconnaissant aucune loi : celle de la force.

mosquée) permet d'avancer vers la matrice qui a structuré ce lieu et, par conséquent, de s'aligner sur cette source spirituelle du savoir, de culture, de connaissance et de civilisation. De plus, en dehors du fait qu'ils forment une structure urbaine socialement homogène, les quartiers n'impliquent pas une hiérarchie sociale basée sur la position des individus dans la ville, car le lieu de culte met tous les habitants sur un même pied d'égalité.

Les toponymes et le récit sur les origines

Le lien entre les noms de lieux et l'histoire est évident et indéniable, et la présence de toponymes étrangers dans l'espace étudié souligne la nécessité de se référer à l'histoire. Les toponymes non seulement nous fournissent des indications sur les événements historiques à l'origine de ces dénominations, mais encore nous renseignent sur les mouvements des populations dans et vers l'espace étudié. Boulogne constitue un lieu de rencontre où des individus issus de diverses sphères géographiques, religieuses et linguistiques se sont réunis, et son histoire n'a pas encore été entièrement élucidée. Les historiens de la ville mentionnent la présence d'une communauté juive et française dans les limites de l'ancienne ville de

Toutes sources de dénominations ont été identifiées dans notre corpus : le libyque, l'arabe et le français. Les dernières semblent évidentes, car l'histoire de la ville est dans les documents, des sites et une riche toponymie liés à l'époque. Toutefois, c'est la première source qui pourrait être brisée par la présence des conceptions établies par les sources antérieures qui n'avaient jamais mentionné la ville. Toutefois, dans les méandres de cette cité, *Zaqom* ou *Qaqom* est le nom d'un quartier de la médina de Bou Saada, les sources écrites et les témoignages des personnes qui ont pu expliquer l'origine. *Lissan Al-Arab*

le présente comme faisant partie du « parler d'Afrique » (qui renvoie à l'Afrique du Nord) et signifiant *le mélange de dattes et de lait*. Il est intéressant de noter que le même nom est utilisé pour désigner le premier quartier d'El Oued¹³, une ville du sud de l'Algérie. Nous pensons qu'il témoigne à la fois de l'existence de ce qu'on appelle la langue libyque et de l'impact des migrations de populations sur le transfert des toponymes.

Les noms d'origine arabe prédominent et s'expliquent par le lien étroit avec le noyau de la ville : la mosquée. Les odonymes formés autour du terme générique *Ouled* ont été les premiers à apparaître, suite à la construction des premiers quartiers abritant la descendance de Thameur et Slimane : *Sidi Slimane*, *Ouled hmeid*, *Ouled Attiq*, *Ouled Naei*, *Ouled Zouari*, *Ouled sidi Arkes*¹⁴ (Eudel, 1904) également connus sous la désignation *Ech-chorfa*¹⁵. Parfois, ce terme générique est utilisé comme dans le cas de Mouamine, qui signifie *Ouled Mimoun*. Selon la légende rapportée par nos informateurs, Mimoun ne serait pas un descendant de Thameur, mais un homme qui a aidé les habitants à dégager un rocher d'un endroit où l'eau coulait, et son nom a finalement été donné à la source. Ain Mimoune ou Ain Sidi Mimoune selon certains récits.

13 El Oued, également connue sous le nom d'Oued Souf, est une municipalité située dans la wilaya d'El Oued, dont elle est la principale ville. Elle se trouve à une distance de 512 kilomètres au sud-est d'Algérie.

14 Les deux dernières dénominations ont été mentionnées uniquement par Eudel (1904) et n'ont pas été abordées par les sources qui ont servi à cette étude. Leur signification reste inconnue.

15 Deux interprétations ont été avancées concernant la signification d'Ech-chorfa : la première associe cette appellation à 'Chorfa' (d'où la référence à un quartier où les maisons sont pourvues de fontaines). La seconde fait le lien entre cette appellation et les habitants du quartier qui sont des 'Achraf', c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la lignée prophétique Mahomet.

Nom	Signification	Nom	Signification
La ruelle / quartier de la casbah	Le palais / Quartier du palais	haret-gasba	La ruelle / quartier de la casbah
La ruelle / quartier des balcons	Les gourbis / Quartier des gourbis	haret Ech-chorfa	Ruelle / quartier des balcons
La ruelle / quartier de la famille noble		Chare'e Elhiban	Quartier de la famille noble
La ruelle / quartier des moucheron		Chare'e L'hijjar	Ruelle des moucheron
La ruelle / quartier des pierres	Quartier de la famille Maimoune	Chare'e Lmacharriere	Ruelle des pierres
	Quartier des descendants de Hmaida	Zoguet El Qib	
	Plateau	ZeggLmhor	Ruelles de la forêt
	Lieu où il y a les fours à pain	Trig El Enllig	Ruelle du poney
		Trig El Ma'adher	Route de la framboise
		Trig Biskera	Route d'El Ma'adher
		Trig El Oued	Route de biskra
	Quartier de Sidi (maître) Slimane	Trig Day	Route d'El Oued
	Quartier des sources d'eaux	Ouled Attiq	Route où tirait avec les fusils
			Les descendants de Attiq

Figure 4. Les odonymes de Bou Saada (les quartiers)

Les quartiers sont également nommés en fonction de leurs caractéristiques naturelles, comme *La ouinette* (les sources), qui souligne la présence de plusieurs sources d'eau dans le quartier. À l'intérieur de la cité, d'autres odonymes faisant référence à la culture arabe ont émergé. Par exemple, *Al'Argoub* (les environs de *Oued Bou Saada* tire son nom de l'arabe *argoub*, qui désigne selon *Lissan Al Arab*, « un chemin étroit qui ne s'élargit, dont le fond est trop éloigné pour permettre le passage d'une personne »). Il semble que ce soit une dénomination géographique de la médina arabe en Afrique du Nord (M'sila

et Ghardaïa en témoignent), étant donné que les premiers centres urbains sont apparus le long des oueds (rivières). La ville a également connu des odonymes formés à la base du terme *Trig* (route) pour désigner les voies extra-muros reliant la ville à d'autres oasis, comme *Trig El Enllig* (route menant vers les framboises), *Trig El Ma'adher* (route menant vers *El Ma'dher*), *Trig Biskera* (route menant vers *Biskera*), *Trig El Oued* (route menant vers *El Oued*). *Trig* est alors synonyme de *menant vers*. Deux autres termes génériques ont permis aux habitants de nommer les voies de circulation : *Zegag* et *Chare*. *Zegag* au singulier ou *Zoguet* au pluriel, indique les ruelles intra-muros souvent étroites. Il semble que *Zgag* soit la dénomination la plus ancienne, car elle est liée, dans le corpus recueilli, aux caractéristiques naturelles de ces voies (*Zagat El Qib* ou ruelles de la forêt, *Zgag Lmhor* ou ruelle du pommier). En revanche, *Chare* témoigne de l'émergence de l'activité économique, comme *Chare'è Lmach arrière*, ou *Lmach arrière* dont les ruelles étroites contraignent les conducteurs à reculer pour en sortir. *Chare'è El hijar* ou *ruelle des pierres* suggère que les murs sont construits en pierre, tandis que les anciens murs étaient faits de *Toub* ou de terre.

Nom	Signification	Nom	Signification
Rahbet El himalat	Placette d'El Himalat	Tira L'Kabla	Terrain dans la terre est vide
Rahbet El Lham	Placette de la viande	El Gaâ	La terre plate
Rahbet Siragnia	Placette de Siragnia	Enader	Lieu pour l'habiter
Rahbet Babbat		Ramlaya	La place de la pierre
hanch El hiamed		El Makbfette	Portail de la porte
hanch El Miraksa		Bab Loubatib	
DachraL-guibliya	Dachra de l'est	Bab Bou Abd-Allah	
RhalFerir	Le Moulin Ferrero	Taguit Choukri	Fondoir de la famille Choukri

hanch El-ha'â	Château de l'Horloge/ Fort Cavanac	Dyar El hijar	Maisons de pierres
hanch El-ha'â	Guérite	Dyar El Mathyon	Maisons vendues à un million
hanch El-ha'â	La terre vaste	Dyar Zawaliya	Maisons des pauvres
hanch El-ha'â	Saules	Laquias	Les arcs
hanch El-ha'â	Les lots de terrains	Juane Leboun	Champ du pistachier térébinthe
hanch El-ha'â		Juane El Batata	Champ de la pomme de terre
hanch El-ha'â	Mosquée du palmier/ Mosquée antique	Juane Erromi	Champ du français
hanch El-ha'â		Juane Belguizgoui	Champ de Belguizaoui
hanch El-ha'â	Littéralement la pente des poix chiche	Bnat Lebheira	Champ des filles

Figure 5. Les odonymes de Bou Saada (les microtoponymes)

En consultant les dictionnaires de langue arabe contemporaine, les odonymes basés sur le terme *hara* semblent provenir de l'imaginaire linguistique arabe plutôt *gabiha*, *haret Ech-chorfa*). Cependant, l'absence de ce terme dans le dictionnaire de référence *Lissan Al-Arab* laisse des interrogations et pose la question de l'origine du mot. Pourquoi le terme *hara* est-il absent de ce dictionnaire de 1391, qui soulignait pourtant l'appartenance de certains mots au parler de l'Afrique du Nord, comme *Zogom*? À quel moment de l'histoire ce mot a-t-il été intégré à la langue arabe? Ces questions suscitent de nouvelles perspectives pour la compréhension de l'évolution des dénominations des lieux au Maghreb, mais leur résolution dépasse le cadre de cet article. Par ailleurs, le même dictionnaire propose un

autre mot, *harra*, avec emphase sur le *r*, qui désigne une terre de pierres noires, semblable à une terre brûlée. Un phénomène similaire est observé pour *hawb*, qui n'est pas cité dans ce dictionnaire, mais qui apparaît sous une autre forme : le verbe *Ihtawacha*, signifiant mettre au milieu. Il semble que la dénomination *hawb*, désignant une maison avec une cour centrale dans le parler Bou Saadi, soit dérivée du verbe *Ihtawacha* pour désigner une forme particulière de maisons caractéristiques des médinas sabariennes¹⁶. Plus tard, de nouvelles dénominations de résidences apparaîtront à partir de *Dyar* : *Dyar El hijar* (maisons construites en pierre), *Dyar El Mabon* (maisons vendues à un million de dinars algériens), *Dyar Zawaliya* (maisons des pauvres). On remarque ainsi la disparition des anciens termes génériques *hawb* et *hara*, qui ont été remplacés par *Dar* et *Dyar* au pluriel.

Il est ainsi évident qu'une approche fragmentée du système toponymique est insuffisante pour appréhender pleinement les faits linguistiques et culturels qui ont marqué un lieu. En réalité, il est nécessaire d'analyser certains phénomènes dans le contexte plus large du processus de formation de l'identité algérienne, qui s'est développée au fil de l'histoire de ce pays, grâce à des processus d'hybridation culturelle et linguistique, depuis l'époque libyco-berbère jusqu'à la période française (Benramdane, 2012; Chachou, 2013). Dans cette perspective, les mots sont des voyageurs, peuvent revêtir différentes identités et appartenir à des espaces éloignés, comme le souligne Henri Dorion (1990 : 128) :

Le nom de lieu appartient à celui qui le crée et à celui qui l'utilise ; il appartient aussi à celui qui possède ou qui fréquente le lieu ; il appartient, dans une certaine mesure, à celui qui le traite ; disons

plutôt qu'il est à la merci de celui qui le traite. Car, en effet, « toucher » à un nom de lieu n'est jamais indifférent.

La ville a hérité de plusieurs termes de la langue française, qui ont enrichi son lexique local. Parmi les emprunts linguistiques, nous pouvons citer quelques exemples illustratifs : *Tira L'Kabla*, qui signifie littéralement *terrain dont la terre est de couleur noire*, suggère une caractéristique géologique de la région où le sol présente une teinte sombre allant vers le noir. *Blateau* renvoie à plateau, évoquant un espace plat et horizontal caractéristique de la topographie d'un endroit de la ville. L'utilisation de *tira* et *Blateau* illustre comment les langues peuvent s'enrichir mutuellement. *Rabet Ferrir*, qui se traduit par *Moulin Ferrero*, indique la présence d'un ancien moulin construit par un Italien, Antoine Ferrero, en 1867 près d'une cascade, afin d'utiliser la force motrice de l'eau. Cette appellation témoigne des activités économiques qui ont marqué la ville au cours de cette période historique. *Garia* désigne une *guérite*, une petite construction utilisée comme poste de surveillance ou de contrôle. Cette appellation est un autre exemple qui souligne l'impact de la guerre sur la production des toponymes dans les villes coloniales. Ces diverses dénominations provenant de différentes langues illustrent le concept d'« appropriation des lieux à travers la langue » (Calvet, 1993 : 28). Elles démontrent aussi que la ville, comme la définit Henri Lefèbvre (1970 : 148), « est un espace-temps » qui résulte de l'expérience humaine « et non pas seulement une projection d'une structure sociale ».

Les odonymes, le reflet d'un état de société

Nous avons précédemment soulevé le rôle central de la *mosquée du palmier* dans la construction et la structure de la médina. Cependant, quelle place est accordée à l'économie dans cette ville ? En réalité, la ville a été construite pour

16 Zahi (2014) mentionne *hawb Lihoudi*, également connu sous le nom de 'mas du juif'. Il convient de rappeler que dans l'ancienne ville de M'sila, le terme *hawb* était associé aux quartiers juifs. Ces dénominations ont émergé spécifiquement dans ces quartiers.

La présence française : un nouveau rapport à l'espace

La politique coloniale en Algérie avait pour objectif, au travers de points minutieusement choisis, la fortification des réseaux existants et la création de nouvelles villes stratégiques qui faciliteraient les opérations militaires et le contrôle des autochtones. Le choix des villes dépendait donc du rôle potentiel qu'elles pouvaient avoir dans ce projet de colonisation. Bou Saada, de par sa situation géographique stratégique, faisant d'elle un point de contact entre les régions du sud du pays et le Tell, constituait un maillon important du projet colonial. L'occupation de la ville de Bou Saada fut achevée en novembre 1849 et elle fut érigée en commune suite par l'arrêté du 6 novembre 1868 (Nacib, 2017).

Dans le tissu urbain, l'administration coloniale a choisi de s'installer en face du quartier indigène vers le sud-est et de construire l'hôtel du Caïd vers le nord-est, à l'extrémité de la palmeraie. Une route diagonale traversée par la place Edouard Pein oppose ainsi les deux organisations urbaines de l'ancienne ville de Bou Saada : le quartier colonial et le quartier indigène. L'expansion urbaine qu'a connue la ville à partir de 1849 est significative puisqu'elle dépasse en superficie le quartier indigène qui s'était développé depuis le Moyen Âge (voir Figure 6). Un déséquilibre est également observé en termes de densité du tissu urbain entre les deux quartiers. Nacib (2017) rapporte que, lors de l'arrivée des premiers Français dans la ville, 600 maisons indigènes abritaient 6 000 habitants.

enfermer ses habitants dans les espaces intramurs, en particulier les femmes, afin de les préserver des regards étrangers et de prévenir toute infiltration indésirable. Les souks¹⁷, quant à eux, semblent incarner de manière idéale le phénomène urbain, avec l'ouverture sur l'autre en offrant une diversité d'échanges et d'activités économiques. Ils constituent ainsi un espace public majeur au sein des médinas, où les différences sociales sont organisées. Avant l'arrivée des Français, le souk était situé au pied de la médina, où les produits fabriqués à l'intérieur de la ville étaient échangés contre des marchandises provenant d'autres régions du pays, telles que Touggourt, Biskra, etc. Un deuxième pôle fondamental qui a contribué à la fondation de cette ville est son emplacement propice à l'agriculture et à l'élevage. L'eau et la palmeraie constituent les bases économiques exploitées par la population de Bou Saada.

D'autres métiers se sont développés et se manifestent à travers les toponymes de la ville. Par exemple, *Trig El Uedj* (la route de la framboise), *ZgagLmhor* (la ruelle du poney), *Rahbet El Lham* (la placette de la viande), *JnaneLeltona* (le champ du pistachier térébinthe), *Jnane El Batata* (le champ de la pomme de terre). Ces dénominations sont complétées par d'autres qui témoignent d'une industrialisation des modes de production, tels que *RhatFerrir* (le moulin Ferrero), *Albat Alhomos* (une ruelle en pente où les pois chiches cuits étaient vendus), *Le café d'Alger*, *Château d'eau*, *El Kouche* (les fruits). Les métiers exercés à l'intérieur des murs, tels que le tissage, la forge, la bijouterie, sont également présents, mais les informations recueillies à ce sujet ne sont pas suffisamment détaillées pour éclairer pleinement la problématique abordée dans notre recherche.

17 Dans le contexte du monde arabe, le souk représente un marché éphémère, fréquemment organisé de manière hebdomadaire, et se déroulant principalement en plein air. Il s'agit d'un espace propice aux transactions commerciales et aux échanges entre les commerçants et les clients.

Le *Souk* qui occupait les limites de la médina a été (re) localisé et (re)baptisé par les autorités françaises en face du siège de la gendarmerie et la commune mixte. Ainsi, pour qu'un indigène puisse y accéder, il devait traverser la route bordée de part et d'autre par *le cercle militaire et le fort Cavaignac*. L'usage du toponyme *marché* impose donc une autre forme de transaction sous la surveillance des autorités militaires françaises. Les Juifs, quant à eux, jouaient le rôle d'intermédiaires entre les banques et les indigènes, leur prêtant de l'argent emprunté à leur tour auprès des banques de la ville.

Ainsi, l'insertion de la *place Colonel Pein* et la (re)localisation du Souk reflètent la politique de contrôle exercée par les autorités françaises sur l'ensemble de la ville. Une politique qui passe par la mise en place d'une nouvelle dynamique d'échanges sous la surveillance de l'armée. L'espace n'est plus réduit à un simple cadre stable, détaché de l'expérience humaine. Au contraire, l'espace émerge des réflexions, des significations sociales, résultant d'une construction collective en perpétuelle évolution (Bulot et Veschambre, 2004). L'urbanisation linguistique des espaces qui s'exprime à travers les odonymes « est aussi un procès sociolinguistique d'appropriation de l'espace urbain en tant qu'espace et territoire social » (Bulot, 1999a : 43).

Conclusion

On l'a dit : les toponymes à l'intérieur de la ville ne limitent pas à refléter le modèle d'organisation urbaine, ils deviennent souvent des jeux et enjeux de pouvoir et posent ainsi la question de l'appartenance d'un lieu à un groupe social et politique. Les odonymes en tant que témoins de l'Histoire des villes, dévoilent d'autant les aculturations sociales, culturels voire idéologiques qui ont conduit à baptiser/rebaptiser des lieux. En ce sens, le développement

des espaces n'est pas conditionné par la stabilité du socle civilisationnel et sociétal, mais il se nourrit également des moments d'instabilité que ces espaces peuvent traverser. Dans ce contexte, la sociolinguistique peut approfondir sa réflexion en explorant ces moments de transition des espaces, notamment dans les régions qui souffrent du manque de traces écrites, comme dans certains pays d'Afrique.

Ce retour sur l'histoire de la ville de Bou Saada montre, il nous semble, l'apport de l'étude des dénominations de lieux dans la compréhension de l'évolution des langues notamment celles dont l'étude souffre du manque de traces écrites telle que le lybico-berbère. Ainsi, dans les contextes à tradition orale, où les traces écrites sont peu nombreuses voire absentes, la sociolinguistique peut investir ses recherches pour comprendre l'évolution des langues. Elle peut également analyser les liens entre les manifestations linguistiques et langagières, les appartenances sociales et les contextes historiques qui ont contribué à leur émergence.

Les auteurs

Michelle AUZANNEAU (michelle.auzanneau@u-paris.fr) est professeure de sociolinguistique à l'Université Paris Cité, au Ceped/IRD et fellow de l'Institut Convergences Migrations. Ses travaux ont porté sur la variabilité des pratiques langagières au regard de dynamiques sociales et sociolinguistiques à différentes échelles. Elle a travaillé en France et en Afrique, sur des terrains ruraux et surtout urbains, avec un intérêt particulier pour les pratiques peu décrites ou minorisées. Elle a notamment initié l'étude du rap sénégalais et gabonais, décrit les pratiques langagières de groupes de pairs au Sénégal ou de jeunes en atelier de formation à la Protection judiciaire de la jeunesse, en banlieue parisienne. Depuis une dizaine d'années, elle explore la relation entre espace, langage et locuteur et interroge les enjeux scientifiques, sociaux et politiques de sa conception. Ses recherches actuelles, participatives, concernent la migration de personnes mineures ou de jeunes adultes en conflit avec la loi.

Marilena KARYOLEMOU (makar@ucy.ac.cy) est professeure de linguistique à l'Université de Chypre. Ses recherches en politique et planification linguistiques portent sur les variétés linguistiques invisibles – variétés dialectales, minoritaires ou en danger. Depuis une dizaine d'années, elle travaille sur la documentation et la revitalisation de la variété arabe de Chypre, Sanna. Elle est membre fondatrice de la Société de linguistique de Chypre et de l'Association chypriote pour le bilinguisme. Elle a été représentante de Chypre à la Fédération européenne pour les institutions nationales des langues et présidente de la Société de linguistique de Chypre. Elle est actuellement membre du Comité d'experts pour la revitalisation du Sanna auprès du ministère de l'Éducation nationale.

Adama BA (adama.ba@etu.u-paris.fr) est doctorant en sociolinguistique à l'Université Paris Cité et au Ceped/IRD. Il est en cours de réalisation d'une thèse intitulée « Dynamiques sociolinguistiques et reconfiguration des différenciations sociales dans un contexte de mutation rapide; le rôle de la jeunesse à Kidira ».

Josiane BOUTET (josiane.boutet75@gmail.com) est Professeure émérite à Sorbonne Université. Elle a été l'une des fondatrices de la sociolinguistique en France et a cofondé en 1976 la revue *Langage et Société* qu'elle a dirigée par la suite. Elle a initié un domaine de la sociolinguistique, le langage en situation de travail, c'est-à-dire l'étude de la contribution des activités verbales orales et écrites à l'activité de travail, ce qu'elle a nommé la « part langagière du travail ». À ce titre, elle a cofondé en 1986 le Réseau pluridisciplinaire *Langage et Travail*. Afin d'affirmer l'importance des connaissances développées depuis plus de 50 ans par la discipline sociolinguistique, elle a dirigé avec James Costa en 2022 le *Handbook of sociolinguistique* (en libre accès sur Cairn). De même, elle a

but de contribuer à l'histoire des idées linguistiques, elle vient de publier une biographie du linguiste Marcel Cohen.

Stéphanie BRUNOT (stephanie.brunot@ird.fr) est doctorante en Sociologie à l'Université de Paris-Cité et membre de l'unité mixte de recherche Ceped/IRD. Elle est également fellow de l'ICM (Institut Convergences Migrations) et membre du LMI-MESO, laboratoire mixte international. Sa thèse, débutée en 2021, s'inscrit dans le cadre de la recherche scientifique internationale sur le thème de l'afrodescendance et des revendications identitaires des populations garifunas, particulièrement en Amérique Centrale et au Honduras. Ces revendications identitaires sont étudiées au prisme des pratiques langagières et des migrations circulaires (Honduras/Mexique/États-Unis) de la jeunesse garifuna.

Philippe BLANCHET (philippe.blanchet@univ-rennes2.fr) est professeur de sociolinguistique et didactique des langues à l'université Rennes 2 (dpt. Communication et unité de recherche CELTIC-BLM). Il étudie notamment la valorisation ou le rejet de la diversité linguistique dans les politiques linguistiques et éducatives, en se concentrant sur les langues minoritaires au contact du français et les variétés non standard du français. Ses principaux terrains sont la Provence, la Bretagne, l'Algérie, ainsi que les situations d'enseignement du français langue seconde. Il a développé des propositions de théorisation sociolinguistique fondées sur les travaux de Marcellesi, Calvet, Bourdieu, Morin. Il a régulièrement collaboré avec Bulot et Calvet. Il a notamment élaboré le concept de glottophobie pour rendre compte de la stigmatisation et de la discrimination de personnes ou de groupes en fonction de leurs pratiques linguistiques. Page internet professionnelle : <http://perso.univ-rennes2.fr/philippe.blanchet>

Ibtissem CHACHOU (ibtissemchachou@yahoo.fr) est professeure de sociolinguistique à l'Université de Mostaganem et chercheure-associée au CRASC. Elle a publié plusieurs articles scientifiques et ouvrages académiques. Elle est notamment l'auteur d'ouvrages individuels : « *La situation sociolinguistique en Algérie : Pratiques plurilingues et variétés à l'œuvre* » (L'Harmattan, 2013), « *Sociolinguistique du Maghreb* » (2018) et « *Introduction à l'histoire des langues en Algérie* » (2023) chez Hibrit éditions. Elle est également coordinatrice des ouvrages collectifs « *Pour un plurilinguisme algérien intégré* » (Riveneuve éditions, 2016), « *Langues et dynamiques urbaines du Maghreb* » (2020) et « *Les discours des mouvements contestataires à l'ère des réseaux sociaux numériques* » qui paraîtra en 2024 chez les éditions Lambert Lucas.

Dudu COSGUN (dudu.cosgun@windowslive.com) est docteur en Sociolinguistique, diplômée de l'Université Rennes 2. Rattachée au laboratoire PREFICs, elle a conduit des recherches sur les pratiques vernaculaires sur le plan architectural et linguistique en Turquie, et notamment dans deux quartiers de la ville d'Istanbul.

Ksenija DJORDJEVIC LÉONARD (ksenija.leonard@univ-montp3.fr) est maître de conférences, habilitée à diriger des recherches, en Sciences du langage à l'Université Paul Valéry Montpellier 3 et membre de l'EA-739 Dipralang. Ses travaux de recherche concernent d'une part les politiques linguistiques et éducatives en Europe, d'autre part les problématiques minoritaires : relation minorités/majorité, droits linguistiques, plurilinguisme dans les systèmes éducatifs, médias minoritaires.

Junior FILS RENÉ (rejifi@yahoo.fr) est enseignant à la Faculté de Linguistique Appliquée (Université d'État d'Haïti) et auteur d'une thèse de doctorat en Sciences du langage.

l'alternance forme courte/forme longue en créole haïtien, soutenue à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, en 2023. Il travaille actuellement au laboratoire LangSé de l'Université d'État d'Haïti. Ses travaux de recherche portent sur la créolistique (morphologie, syntaxe, lexicologie et syntaxe).

Constantina FOTIOU (fotiou.constantina@ucy.ac.cy) est sociolinguiste et formatrice de professeurs d'anglais. Elle est titulaire d'une maîtrise et d'un doctorat en sociolinguistique de l'Université d'Essex (Royaume-Uni). Elle a donné divers cours de linguistique à l'Université d'Essex, à l'Université européenne de Chypre, à l'Université de Nicosie, à l'Université de Chypre, ainsi que des cours d'anglais académique et en méthodologie des apprentissages à Royal Holloway, à l'Université de Londres et à l'Université du Lancashire (Chypre). Elle a présenté ses travaux dans de nombreuses conférences (internationales) et publié dans des revues à comité de lecture.

Jean-Marie JACONO (jean-marie.jacono@univ-amu.fr) est maître de conférences émérite en musicologie à l'Université d'Aix-Marseille (laboratoire LESA). Ses travaux, dans les champs de la sociologie de la musique et de la sémiotique, ont été consacrés à la musique russe (Moussorgski, en particulier), mais aussi aux musiques populaires modernes (chanson et rap). Premier musicologue à avoir étudié le rap en France, Jean-Marie Jacono a rédigé de nombreux articles sur l'analyse du rap. Il est cofondateur, avec Perle Abbrugiaty et Joël Joly du réseau international « Chanson : les ondes du monde » et de la collection Chants-Sons aux Presses universitaires de Provence.

Jean Léo LÉONARD (leonardjeanleo@gmail.com) est professeur des universités en Sciences du langage à Montpellier 3 (EA 739 Dipralang). Il travaille sur la

dialectologie générale (dont la typologie linguistique) et l'étude interdisciplinaire du contexte anthropologique de la diversité typologique des langues, en vue de la revitalisation des langues « vulnérables » ou « en danger ». À ce titre, il a développé des techniques co-participatives pour l'élaboration de matériaux pédagogiques dans les écoles bilingues en Europe, dans les Amériques et le Caucase.

Geremiss MARTINEZ PALOMINO (geremissm@gmail.com) est communicatrice sociale de l'UNMSM (Pérou) et titulaire d'un master en Populations et Développement de l'Université de Paris Cité (France). Elle est actuellement doctorante en Sciences du Langage dans la même université où elle réalise une thèse intitulée « Pratiques langagières et répertoires interprétatifs des adolescents à Pampa Cangallo, au Pérou. Dynamiques sociolinguistiques de la langue quechua dans des contextes urbains ». Elle étudie également la langue et la civilisation quechua à l'INALCO, est membre du groupe *Estampas del Perú* et du chœur *Voices quechua de Paris* qui diffusent respectivement les danses péruviennes et la musique en quechua en France. Ses recherches portent sur l'identité culturelle et les pratiques langagières des jeunes et l'éducation interculturelle bilingue au Pérou.

Maria ROMPOPOULOU (rika.rombopoulos@gmail.com) est enseignante au Département d'études turques et asiatiques contemporaines de l'Université nationale et capodistrienne d'Athènes et auteure d'une thèse de doctorat sur les pratiques bilingues grec-turc dans le système éducatif de la communauté grecque d'Istanbul. Ses travaux de recherche portent sur l'acquisition des langues secondes/étrangères et en particulier sur l'enseignement, l'apprentissage et l'évaluation des compétences en turc langue étrangère en Grèce ainsi que sur l'éducation bilingue en milieu minoritaire. Elle est membre de l'équipe scientifique nationale responsable de la validation

des compétences en turc langue étrangère et formatrice des examinateurs dans le cadre de cette validation.

Eleni SELLA (elesella@turkmas.uoa.gr) est professeure de linguistique au Département d'études turques et asiatiques contemporaines de l'Université nationale et capodistrienne d'Athènes (NKUA). Ses domaines de spécialisation s'étendent de la linguistique générale et appliquée, à la sociolinguistique et à la théorie et la didactique de la traduction. Plus précisément, ses recherches portent sur le bi/multilinguisme, l'analyse contrastive grec-turc, l'acquisition des langues secondes/étrangères, l'éducation bilingue en milieu minoritaire, l'identité nationale et les pratiques langagières, la théorie et la didactique de la traduction et de l'interprétation. En tant que membre du comité central responsable des examens nationaux visant à valider les compétences en langues étrangères, elle dirige, depuis 2009, l'équipe scientifique pour l'évaluation des compétences en langue turque en Grèce. Elle a été directrice des programmes master's « Science de la traduction » (Université Ioniennne, 1998-2008), « Didactique du français langue étrangère » (Université ouverte hellénique, 2004-2017) et « Traduction et interprétation » (NKUA, 2016-).

Stavroula TSIPLAKOU (stavroula.tsiplakou@ouc.ac.cy) est professeure agrégée de linguistique et coordinatrice académique du master en Linguistique et littérature grecques à l'Université Ouverte de Chypre. Elle est titulaire d'un B.A. en littérature grecque de l'Université d'Athènes, d'un M.Phil. en linguistique de l'Université de Cambridge et d'un doctorat en linguistique de l'Université de Londres. Ses domaines de recherche comprennent la syntaxe, la pragmatique, la sociolinguistique et la linguistique pédagogique. Elle a publié dans *Lingua*, *Linguistic Inquiry*, *Pragmatics*, *Journal of Pragmatics*, *Multilingua*, *Linguistics and Education*. Elle a co-écrit des curricula nationaux de langue à Chypre et en Grèce et

a produit des plateformes digitales pour l'enseignement du grec comme langue seconde.

Lynda ZAGHBA (lynda_gu35@yahoo.fr) est maître de conférences en sciences du langage à l'université de M'Sila (Algérie). Elle s'intéresse à la situation plurilingue de l'Algérie et aux discours qui y sont produits. Depuis quelques années, elle travaille sur la situation linguistique de la ville de M'Sila et dirige depuis 2020 un Projet de Recherche Formation-Universitaire portant sur « La ville de M'Sila face aux langues : réalité, dynamique et représentations ».

Table des matières

Introduction <i>Marilena KARYOLEMOU</i>	7
Questionner la sociolinguistique urbaine : quelques relectures	25
L'étude de la ville en sociolinguistique : un chantier à poursuivre ou à réinventer <i>Michelle AUZANNEAU</i>	27
Un précurseur de la sociolinguistique urbaine. Marcel Cohen et son enquête à Alger en 1908-1909 <i>Josiane BOUTET</i>	57
Ce que la sociolinguistique urbaine doit aux <i>Voix de la ville</i> de Louis-Jean Calvet <i>Ibtissem CHACHOU</i>	75
La sociolinguistique urbaine entre Louis-Jean Calvet et Thierry Bulot. Regard d'un compagnon de route <i>Philippe BLANCHET</i>	93
La ville comme production visuelle et sonore : dynamiques et transformations	105
Chanson et espaces de la ville <i>Jean-Marie JACONO</i>	107
Appropriation du quechua à travers le rap en milieu urbain au Pérou. Le cas de Liberato Kani <i>Geremiss MARTINEZ PALOMINO</i>	127

Villes-étapes, migrations circulaires et catégorisations ethnoraciales dans les discours des Garifuna honduriens <i>Stéphanie BRUNOT</i>	349
Références bibliographiques.....	371
Les auteurs	427

Ateliers thématiques en langues amérindiennes et circulations migratoires autochtones au Mexique <i>Jean Léo LÉONARD</i>	153
Les odonymes de l'ancienne ville de Boussaâda (Algérie) : une autre forme de transmission de l'Histoire locale <i>Lynda ZAGHBA</i>	181
Paysages graphiques urbains dans les Antilles : pratiques, fonctions et représentations des locuteurs <i>Ksenija DJORDJEVIC LÉONARD et Junior Fils RENÉ</i>	207
Transforming the city: language teaching policies and urban bi/multilingualism, the case of Istanbul <i>Eleni SELLA et M. ROMPOPOULOU</i>	229
Espaces, frontières et entrelacs : l'urbanité en question	253
Espaces liminaux, pratiques linguistiques liminales : le paysage linguistique de Nicosie <i>Stavroula TSITLAKOU</i>	255
The urban and rural space in Cyprus: perceptions of linguistic practices <i>Constantina FOTIOU</i>	283
Qu'est-ce qu'être citadin à Kidira ? Urbanisation et ordre social juvénile au Sénégal <i>Michelle AUZANNEAU et Adama BA</i>	299
Istanbul, une ville-monde composée de multiples identités vernaculaires <i>Dudu COSGUN</i>	333

Sous la direction de Michelle Auzanneau et Marilena Karyolemou

Ville, espace, langage

Études et questionnements en sociolinguistique

Bien qu'il existe encore d'importantes différences selon les régions du monde, le taux d'urbanisation est partout à la hausse : le XXI^e siècle sera le siècle de l'urbanisation de la planète. *Ville, espace, langage* offre au lecteur un ensemble de textes écrits par des chercheurs en sciences du langage ou en sciences sociales qui ont comme point d'intérêt commun la ville. Certains s'intéressent aux apports antérieurs de la réflexion sur la ville, à la façon dont ils persistent, sont remis en cause ou se renouvellent dans les travaux plus récents. D'autres présentent des études de cas à partir des terrains différents, en abordant la ville par/dans ses manifestations multiples : la musique, la chanson, les dessins, les textes, les paysages ou les politiques linguistiques. Concevant la ville comme un espace physique, politique ou comme une construction sociale et subjective, les contributeurs mettent en lumière l'intrication du langage et de l'espace dans l'analyse de rapports de pouvoir, de tensions et d'inégalités sociales et politiques ou les aspects créatifs, voire revendicatifs du phénomène urbain.

Michelle Auzanneau est professeure de sociolinguistique à l'Université Paris Cité, au Ceped/IRD et fellow de l'Institut Convergences Migrations.

Marilena Karyolemou est professeure de linguistique à l'Université de Chypre.

41 €

ISBN 978-2-304-05613-6

Photo de couverture :

© Elias Zonias, 2024



Éditions
Le Manuscrit Savoirs
DEVENIRS URBAINS